

LÉA POLVERINI

Université Toulouse II Jean Jaurès, Département des lettres modernes

lea.polverini@gmail.com

ORCID : 0000-0001-5555-6792

Un barbare dans le voisinage : misères et défamiliarisations dans *Les Boucs* de Driss Chraïbi

A Barbarian in the Neighbourhood: Misery and Defamiliarisation in *Les Boucs* by Driss Chraïbi

Abstract

This study focuses on the figure of the immigrant in *Les Boucs* [*The Butts*] by Driss Chraïbi. Léa Polverini observes a parallel between the Algerian worker in Paris in the 1950s and the barbarian. As the latter is placed outside the walls of the civilised world, he follows a different mode of existence and a rhythm from those of the inhabitants of the city. Hence, the impossibility, for Algerian immigrants, to take part in daily life that allows routine and carelessness. On the other hand, their daily experience is marked by the racist rumour which deprives them of any complexity or ambiguity. In accordance with the Orientalist cliché, they are only “Arabs.” Escaping all ritualisation, the immigrants maintain a special relationship with nature, the rhythm of which structures their daily lives. Even their garden is a “barbaric” space that challenges the idea of the Western garden, whose role is to domesticate nature in order to recognize civilisation. Yalann Waldik, the main protagonist and narrator of the novel, tries to translate the daily miseries of his companions and compatriots to put them in a book. This project, however, fails due to Waldik’s excessive idealism and his belief in the possibility of saving the contemporary barbarians. For Polverini it is a bitter observation: colonisation had already robbed the immigrants of any promise of normalcy and peaceful daily life.

Keywords: immigration, colonisation, barbarian, memory, Algeria

Mots-clés : immigration, colonisation, barbare, mémoire, Algérie

La figure du barbare, qui se superpose dans l’œuvre de Driss Chraïbi à celle de l’immigré et du colonisé, est au centre du roman *Les Boucs*, publié en 1955, soit peu après le début de la guerre d’indépendance

algérienne. C'est le deuxième roman de Driss Chraïbi, auteur marocain de langue française, qui y raconte, par le truchement d'un narrateur intradiégétique, Yalann Waldik¹, Algérien immigré en France qui endosse la première personne du singulier, le destin des Nord-Africains ayant quitté la colonie pour rejoindre la métropole, espérant y trouver du travail, mais ne récoltant que mépris et violence. Chraïbi dresse dans ce roman le portrait de ceux qu'il a pu appeler les « déchets de la civilisation en marche » (Chraïbi 2003 : 121), et raconte l'expulsion des immigrés hors du manège de la vie quotidienne des Français, jusqu'à la désintégration des corps colonisés. Parmi les trois cent mille Algériens immigrés en France en 1955, le narrateur des *Boucs* en distingue vingt-deux, qui donneront le titre de son manuscrit, et du livre même que nous lisons. Les Boucs, ce sont les parias parmi les parias, « même pas homme[s], même pas bête[s] » (Chraïbi 2003 : 65), relégués aux marges de la société. Ils n'ont pas de nom, pas de visage, pas de parole, et pourtant, c'est en contant leur histoire que Yalann Waldik, se rêvant prophète, entend rendre une dignité aux dépossédés de la colonisation.

Les Boucs, qui tirent leur nom de l'injure raciste employée par les colons pour désigner les Algériens (on passe de « Bicots » à « Boucs » dans une dégradation encore plus poussée), sont ceux qui ont été retranchés de la communauté humaine : ce sont les étrangers parmi les étrangers, avec qui l'on refuse tout commerce, qu'il soit économique, langagier, amical ou amoureux. Ils ont été dépouillés de toute existence sociale : « Jadis ils avaient eu un nom, un récépissé de demande de carte d'identité, une carte de chômage – une personnalité, une contingence, un semblant d'espoir. Maintenant c'étaient les Boucs » (Chraïbi 2003 : 26). C'est ainsi qu'ils apparaissent et sont nommés pour la première fois dans le roman, et il est notable qu'ils soient avant tout caractérisés par la privation. Plus de chômage, plus de Croix rouge, plus d'asile, plus de prison : même les lieux d'enfermement et de coercition leur sont inaccessibles. Les Boucs ne font pas partie des individus à policer, à enfermer, à réinsérer, mais à laisser dehors². Committent-ils des crimes pour trouver la chaleur d'une prison, on les relâche ou les repousse sans cesse afin qu'ils ne partagent pas de demeure commune : leur lieu est le dehors, *extra-muros* et *infra-humain*, d'où le nom de « taupinière » donné à leur seul simulacre d'habitat, en l'espèce, un terrain vague de Nanterre³, puisque l'action se situe principalement aux alentours de Paris. Ils se retrouvent pris dans un processus de déshumanisation et de défamiliarisation, c'est-à-dire à la fois un déracinement, et un étrangeté à toute chose.

1 Le protagoniste porte déjà son identité comme une injure, « Yalann Waldik » signifiant « maudits soient tes parents ».

2 Patrick Lyons réinscrit dans son article « “En règle et rejeté” : Homelessness and Recognition in Driss Chraïbi's *Les Boucs* » (2021) cette condition des immigrés nord-africains dans le contexte de l'après-guerre, où la France connaît une crise du logement, et la constitution de larges bidonvilles où sont reléguées les populations immigrées. Il y démontre notamment la naturalisation du sans-abrisme attaché aux travailleurs nord-africains, par opposition au traitement des sans-abris blancs et européens, qui suit bien davantage une rhétorique de la charité chrétienne.

3 Abdelmalek Sayad, dans *Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles* (1995), raconte la « bidonvillisation » de cette banlieue parisienne où furent reléguées les populations nord-africaines au début des années 1950. Cette forme de coercition par la marginalisation n'est pas sans faire écho aux phénomènes de ségrégation raciale que l'on retrouve aux États-Unis, et dont traite bell hooks dans l'un des essais phare du féminisme noir intersectionnel, *De la marge au centre : Théorie féministe*, dans lequel elle écrit, se remémorant la voie ferrée séparant la banlieue noire des quartiers blancs et centraux d'Hopkinsville où elle a grandi, dans le Kentucky : « Nous pouvions entrer dans ce monde, mais nous ne pouvions pas vivre là-bas. Il fallait toujours que nous retournions dans la marge, de l'autre côté des rails, vers les cabanes et les maisons abandonnées en périphérie de la ville » (hooks 2017 : 59).

Les Boucs représentent donc le sauvage que l'on n'a pu domestiquer, et qui est devenu un ennemi de l'intérieur, avec lequel on cohabite, mais avec qui on ne saurait coexister. De fait, cette situation engendre deux régimes d'existence concurrents, qui suivent des temporalités différentes. À l'espace socialisé et monolithique du voisinage français et très chrétien de Villejuif, rythmé par la circulation des rumeurs qui passent de commères en commères, s'opposent les espaces interlopes dans lesquels évoluent les Boucs, toujours muets, vivant au rythme des saisons, en adéquation – ou en lutte – avec la nature, et dans le plus grand dénuement. C'est ce semblant de quotidien de misères, à la faveur duquel advient pourtant une communauté, que je me propose d'étudier.

J'exposerai d'abord la construction de la figure de l'immigré en tant que barbare, comme une altérité apparemment irréductible, toujours exclue du quotidien des Français – de sa temporalité, de ses espaces, de ses pratiques. Je m'intéresserai ensuite à la façon dont la nature devient un environnement requalifiant pour les Boucs, qui leur redonne une profondeur historique : c'est, assez paradoxalement, par leur ancrage dans la nature et leur rapport organique à celle-ci, qu'ils ressuscitent une mémoire collective et communautaire. Enfin, j'achèverai sur la mise en abyme du récit de Yalann Waldik, et les ambiguïtés et les limites de ce projet visant à rendre une dignité à des sujets défaits, par la narration de leurs misères quotidiennes.

L'immigré, nouveau barbare, chassé du quotidien humain

Pourquoi qualifier les immigrés de « barbares » chez Chraïbi, et surtout qu'est-ce qu'un barbare ? Chez Marcel Proust, les barbares sont ceux qui ignorent que le déjeuner est servi à onze heures le samedi (Proust 1946 : 153). La qualification est évidemment comique dans son décalage hyperbolique, mais elle nous dit tout de même quelque chose du barbare : c'est ce maladroit, cet importun qui déränge les petits rituels familiaux bien réglés et ordonnés, parce qu'il ignore les codes d'une certaine société – en l'espèce, la bonne société, celle de la classe bourgeoise. L'injure dessine déjà les contours d'une hiérarchie sociale. Ainsi la barbarie peut être une affaire de pratiques; mais dans le cadre de la société coloniale française du milieu du XX^{ème} siècle, elle est surtout racialisée.

Le barbare, c'est une altérité apparemment irréductible, qui ne partagerait ni la même langue (voire qui ne posséderait pas même l'usage du *logos*, car dès l'Antiquité, le barbare tire son nom de l'imitation d'onomatopées inintelligibles à l'oreille grecque, qui sonnent comme « *bárbaros* »), ni la même religion, ni la même culture, ni les mêmes valeurs, etc. Le barbare n'aurait rien de commun et ne pourrait donc faire communauté : il est un oppositionnel, qui confronte un « ils » au « nous ». Or cette différence devient un argument de hiérarchisation : le barbare n'est pas seulement autre, il est moindre. C'est la dialectique du barbare et de l'homme civilisé, qui en l'occurrence concourt à figer un ordre racial opposant le Nord-Africain à l'Occidental, l'Algérien au Français, le Musulman au Chrétien, l'immigré à l'autochtone, et à la source, le colonisé au colon, car cette distinction se bâtit sur un rapport de force colonial et déshumanisant⁴.

4 Quelques années après la publication des *Boucs*, Albert Memmi, dans *Portrait du colonisé* (1957), tout comme Frantz Fanon, dans *Les Damnés de la terre* (1961), montrent bien à leur tour, s'appuyant notamment sur le cas algérien, comment le rapport d'oppression coloniale qui vise à construire le colonisé en incivilisé et en barbare passe par une déshumanisation et une bestialisation des corps dominés.

Dans *Les Boucs*, Driss Chraïbi reprend les termes de cette opposition manichéenne impérialiste pour en tordre la logique. D'abord, il inscrit les supposés barbares dans un quotidien. Les Nord-Africains ne représentent plus seulement l'anathème d'une altérité désincarnée, ils évoluent dans un milieu donné, qui s'avère être celui des Chrétiens (c'est ainsi que sont désignés les Français dans le roman, par opposition aux « musulmans », dont l'appellation ne se rapporte pas à l'époque de la colonisation à une foi, mais à un statut héréditaire). Les barbares ont donc fait irruption dans la Cité, et surtout dans le quotidien des Chrétiens, qui s'en trouve perturbé : les voilà confrontés au paradoxe de barbares à domicile.

Or ce que Chraïbi décrit, ce n'est certes pas leur inhumanité supposée, mais les mécanismes d'une déshumanisation, qui se réaffirme jour après jour, à travers les rouages quotidiens de l'exclusion, de la précarisation et de la criminalisation. Car l'immigré est avant tout un colonisé : il a déjà subi une déchéance d'humanité avant même de toucher le sol français. Appelé en métropole pour servir de main-d'œuvre, le colonisé immigré est aussitôt écarté de l'espace quotidien des Français, en l'occurrence celui du quartier de Villejuif, avec ses pavillons ouvriers, où les commères se retrouvent inlassablement pour tricoter, épier par-dessus les clôtures des jardins et dénoncer les derniers scandales attribués par défaut aux Nord-Africains. C'est que l'espace des Chrétiens est aussi et surtout un espace de la parole, qui circule, et qui exclut tout à la fois (« Dans ce coin perdu de Villejuif, il y avait trente-deux pavillons tout autour du mien. Trente-deux familles qui ne m'adressaient jamais la parole » (Chraïbi 2003 : 16-17), écrit le narrateur⁵). C'est la parole mauvaise, la parole de médisance, mais la parole qui fait ciment (« nous, Chrétiens ») et bouclier (contre « eux, Arabes ») : une parole communautaire, qui se perpétue par la rumeur – et il y a une politique de la rumeur, par les rapports de force qu'elle instaure. La rumeur fait et défait les réputations. Dans *Les Boucs*, elle a tellement pris, tellement couru à travers les rues, qu'elle s'est ancrée dans le paysage, et que c'est le monde lui-même qui s'en fait le messenger. Au chapitre 1, le vent apporte ainsi son écho nuisible :

Les injures du vent, Raus [l'ami du narrateur], cassant la porte, tout à l'heure les avait dites. Il les disait tous les jours, à chaque pas de ses longues pérégrinations à travers Paris, toutes les nuits il les ronflait. Je les avais si souvent entendues qu'elles étaient devenues litanies. *Bicot*, disait le vent, *malfrat*, *arabe*, *crouillat*, *sidi*, *noraf*...

Il disait aussi : je chômerai, je vagabonderai, je volerai, je tuerai... puisque le monde, l'Europe, le Chrétien ne veulent nous considérer, nous Bicots, que par ce petit vasistas (qu'ils ont percé, muni de barreaux, fait surmonter d'un écriteau : voilà l'Arabe, le seul, le vrai) ouvrant sur nos mauvais instincts, sur nos déchéances à nos propres yeux... foi de bicot, de malfrat, d'arabe, de crouillat, de sidi, de noraf... profession de foi, si l'on veut, et pourquoi ne voudrait-on pas ? (Chraïbi 2003 : 18)

La rumeur opère donc aussi par contagion, puisque c'est Raus lui-même qui va finalement la reprendre à son compte, et en faire sa maxime. Significativement, le point de vue sur « l'Arabe » passe par une métaphore spatialisée qui convoque l'image du zoo, avec cette petite cage et son écriteau : « voilà l'Arabe », un spécimen authentique. C'est que la rumeur donne tort aux Nord-Africains par anticipation : il suffirait de les voir pour les savoir criminels. Dans un article intitulé « Doublement prolétaires », publié en 1952 dans la revue *Esprit* et qui se voulait une défense des immigrés Nord-Africains en France, M'hamed Ferid Ghazi, traitant des fantasmes qui entourent la délinquance, largement surévaluée dans la presse d'époque, de ces populations colonisées que l'on fait venir en masse pour servir de main d'œuvre en métropole,

5 Yalann Waldik est un personnage qui fait la passerelle entre les Boucs et les Chrétiens, sans jamais réussir à appartenir à aucune de ces communautés.

écrivait ainsi que « le Nord-Africain [...] est devenu un héros national, une sorte de héros balzacien effrayant, sur qui on déverse tous les doutes, toutes les rancunes et toutes les frayeurs inconscientes... Mais la réalité est loin de l'imagination » (Ghazi 1952 : 228). Cette condamnation fallacieuse, Edward Saïd la résume une vingtaine d'années plus tard dans *L'Orientalisme* en ces termes : « Son crime : l'Oriental est un Oriental » (Saïd 2005 : 86). Il est d'ailleurs privé de toute profondeur temporelle. À lui, on refuse l'épaisseur du quotidien, de l'évolution, car il se donne tout entier dans son étrangeté : « l'Arabe, le seul, le vrai ». C'est ce qu'Albert Memmi qualifie quant à lui de « mystification colonisatrice », affirmant que « la carence la plus grave subie par le colonisé est d'être placé hors de l'histoire et hors de la cité » (Memmi 1973 : 121).

De leur côté, les immigrés évoluent dans des espaces interlopes, cernés de portes fermées, de couloirs obscurs et de bancs d'attente – ils apparaissent toujours en transit. Quant aux Boucs, ils n'ont pas même le privilège d'un toit, et sont relégués sur un terrain vague, à Nanterre. Leurs journées sont marquées par l'errance et la recherche d'opportunités d'emplois journaliers, qui ne viennent pas. La précarité de leur condition les prive de l'expérience même du quotidien, dans la mesure où leur exclusion de la communauté humaine les a boutés hors de toute ritualisation d'un temps social. Or pour qu'il y ait quotidien, il faut que demain soit semblable à aujourd'hui, qui était semblable à hier : le quotidien s'écrit sur le registre de l'ordinaire, du banal, de la répétition, presque de l'ennui – mais cette routine échappe aux Boucs.

Quotidien culturel, quotidien naturel : la nature comme réservoir mémoriel

En 1962, l'écrivain polonais Zbigniew Herbert publiait un recueil d'essais intitulé *Un barbare dans le jardin*. Il s'y présentait lui-même comme un barbare venu des confins de l'Europe de l'Est, se retrouvant dans le jardin de la civilisation d'Europe de l'Ouest – en l'occurrence la France, l'Italie et l'Angleterre. Le titre de cet article y emprunte humblement, car il me semble que le rapport entre nature et culture est l'une des clefs de lecture essentielles du roman des *Boucs*. L'image du jardin apparaît dès le début du roman, à travers le petit lopin de terre que le narrateur, Yalann Waldik, partage avec sa compagne française, Simone, à Villejuif. Le jardin, caractérisé par une clôture, est à la fois naturel et artificiel, un art du vivant et de l'aménagement : c'est une domestication de la nature qui marque la civilisation. C'est aussi un *topos* littéraire bien connu, celui du *locus amoenus*, chargé de l'imaginaire chrétien qui renvoie au jardin d'Eden, censé poser un cadre d'harmonie, mais qui est aussi le lieu où se produit la chute. Or dans *Les Boucs*, le jardin est présenté précisément sur le mode de la déchéance. Ce jardin, Yalann Waldik le partage en réalité surtout au sens propre avec son ami Raus, qui est chargé d'en abattre les arbres pour se chauffer et faire cuire la nourriture. Au chapitre 4, une dispute éclate entre les deux compagnons :

— Car ç'avait été un jardin, hurla [Raus], regarde-moi ces arbres, ou plutôt ce qu'il en reste. Car ils ne t'ont jamais appartenu, c'est bien pourquoi tu te les es adjugés. Tu es venu là un matin, avec deux bras, deux jambes, instruments de saccage – et deux yeux pour superviser le chef-d'œuvre, comme un coup de cachet. Il y en avait trente-sept. Il y en a encore deux. Si bien adjugés, posant l'équation (non pas : arbres égalent chauffage, il y avait cela aussi) mais : cette connaissance inéluctable et exaspérée que, quoi que tu aies fait ou fasses, jamais la moindre feuille morte ne t'a appartenu, ou ne t'appartiendrait. Cela et pas autre chose. Ils avaient été fruitiers et je me souviens encore de leurs

noms comme d'appellations d'oiseaux bizarres qu'on m'eût citées dans une langue morte : prunier, cerisier, pommier, poirier... Abattus à la base, l'on dirait à coups de haine, maintenant espèces de socles sur lesquels tu pourrais très bien camper le Bicot de Rodin II ou jouer au poker avec ta propre ombre, ta destinée ou cette déchéance que tu affectionnes si profondément, que tu nourris comme un germe. [...] Ces deux-là qui restent ne sont même plus des arbres. Ils savent irrévocablement leur lendemain. (Chraïbi 2003 : 44–45)

Le jardin refusé et saccagé de Waldik apparaît au fil de la harangue comme cela même qui témoigne de l'impossibilité pour les colonisés de s'inscrire dans la Cité occidentale. La matérialité du jardin laisse très vite place à son aspect symbolique, puisqu'il incarne la réussite socio-économique du rêve pavillonnaire, le bonheur de celui qui peut et sait cultiver son propre jardin, la victoire de l'humain sur la nature, et la beauté de l'art. Or la misère est sans fleur, aussi le jardin de Waldik devient-il l'antithèse d'un jardin : un jardin de barbarie.

Mais encore Waldik a-t-il le privilège d'un ersatz de jardin. Les Boucs eux, sont d'abord ancrés dans la nature, qui se confond en eux. Ils vivent au rythme des saisons, dans le plus grand dénuement, sans attentes, dans une incertitude recommencée. Leur premier portrait apparaît au chapitre 2 :

Ils étaient une vingtaine et ils marchaient depuis l'aube. Le soleil levant avait essayé de s'absorber en eux, de les teindre ou, tout au moins, de leur donner des contours, une forme, une ombre. Puis le vent s'était levé, bref et péremptoire comme un policier, déterminé à les balayer. Mais ces deux tentatives avaient été vaines. Maintenant le soleil était tapi derrière un amas de nuages comme autant de témoins, le vent bougonnait – et eux marchaient toujours.

Leurs pieds quittaient à peine le sol, comme si la pesanteur eût reconnu en ces êtres de futurs et excellents minéraux et les eût déjà liés à la terre. (Chraïbi 2003 : 25–26)

Les Boucs disparaissent dans le paysage tant leur individualité a été effacée : c'est à peine si on leur reconnaît une forme. Leurs descriptions successives dans le roman les montrent entre les deux extrêmes de l'organique et du minéral : tantôt dissous dans le non-vivant, tantôt surdéterminés par l'image de l'animal, à travers une corporéité désordonnée, viscérale, violente. Ils subissent ce l'on pourrait appeler une « décorporéification » : la perte d'un corps, et sa réification en tant qu'objet de nature. Or la corporéité animale est bien ce qui échappe au quotidien réglé : il y aurait d'un côté le quotidien civilisé, et de l'autre, l'expérience de ceux qui suivent leurs pulsions naturelles pour survivre. Les Boucs sont ainsi assujettis à un autre quotidien, qui n'est pas rythmé par l'horloge et les usages humains, mais par le lever du soleil et le passage des saisons, soit le cycle de la nature.

Assez paradoxalement, c'est toutefois le rapport intime des Boucs avec la nature qui va témoigner de leur humanité à la fin du roman. Le chant des grives, qui revient dans le récit en ritournelle et cadre les journées (« Quand chantait la grive, c'était la curée » [Chraïbi 2003 : 173]), résonne comme le seul souvenir « de leur passé d'homme » (Chraïbi 2003 : 178), au matin de l'Aïd el-Kebir :

Ils se rappelaient que c'était aujourd'hui ainsi, par un chant de grive, que s'ouvrait la fête du sacrifice, dans leurs lointains douars, où ils étaient peut-être nés en un passé immémorial, dont ils ne savaient plus rien, pas même le nom. Tout ce qu'ils en avaient gardé – mais vivace, éternel en eux – c'était ce chant de grive. (Chraïbi 2003 : 175)

Les Boucs, parce qu'ils reconnaissent dans les éléments de la nature une familiarité perdue, construisent une ritualité nouvelle par laquelle ils retrouvent leur humanité. Eux qui, tout au long du roman, étaient privés de la parole, se mettent alors à frapper des mains en cercle en psalmodiant

des versets d'un Koran moderne, où il était question d'os de la terre transformés par l'homme en ciment et d'hommes transformés en ciment armé [...]. Chacun d'eux [...] avait la connaissance tout intérieure que ce n'était pas seulement un rite qui renaissait ainsi tous les ans, mais leur chair même, leurs organes et leurs instincts, leurs appétits de la vie⁶. (Chraïbi 2003 : 176)

C'est une scène de renaissance qui passe par une mémoire organique.

Faire œuvre : comment conter l'histoire des Boucs

Dans l'ordre de la narration, seule la focalisation interne est susceptible d'introduire un élément de familiarité. Dans *Les Boucs*, cette familiarité est construite en partie à travers la conscience d'un « nous » que conserve Yalann Waldik : il écrit le manuscrit des *Boucs*, écrit le « nous », précisément pour que les Boucs ne tombent pas dans l'oubli, ne deviennent pas des barbares – puisque si les barbares n'ont pas de langage, ils n'ont pas non plus d'histoire. Dire « nous », en ce sens, c'est lutter contre la barbarie qu'on leur prête, que l'on essaye de leur faire intérioriser et incorporer, et à laquelle ils ont fini par se plier. Or c'est précisément en tant qu'ils sont dépossédés de toute chose – jusqu'à l'Histoire – que les Boucs sont liés : ils se retrouvent dans une communauté des marginaux, qui s'écrit à partir de douleurs communes. Une existence saturée de violence, sans paroles, qui relevait de la simple survie, devient alors un acte politique de résistance.

C'est d'ailleurs tout le sens de l'entreprise littéraire de Waldik, qui collecte jour après jour des bribes de vies, que de traduire en mots et dans la matérialité d'un livre les misères quotidiennes des Boucs, pour les annuler. La nature même de son manuscrit⁷, qui est composé de « bouts de papier (tickets de métro, paquets de cigarettes vides et retournés, papiers d'emballage et la suite) » (Chraïbi 2003 : 39), se présente comme une collection d'indices susceptibles de témoigner de vies réelles, incarnées dans les gestes du quotidien, par opposition à l'image raciste à laquelle les Européens veulent réduire les Nord-Africains. En suturant leurs dignités défaites au sein d'un roman, Waldik ambitionne de les faire redevenir sujets aux yeux des lecteurs ; et il fait écho à cet instant à Driss Chraïbi lui-même, qui vingt ans plus tard, écrivait dans *Le Monde à côté* : « J'avais fait un rêve fou : en publiant ce livre, j'étais sûr que la guerre d'Algérie allait s'arrêter, rien que par ce livre-là » (Chraïbi 2001 : 91).

Or cette ambition n'est pas seulement mise à mal par la machine coloniale (il faudra attendre au moins sept ans), elle est également mise en défaut par Waldik lui-même, qui par excès de désespoir, et finalement par hybris, s'est pris au jeu des petits démiurges faiseurs de mondes, pour se rêver prophète, sans avoir ni les moyens ni la légitimité de sauver les Boucs. C'est encore une fois Raus qui met Waldik face à ses propres contradictions, et lui révèle son imposture lors d'un blâme virulent :

L'idée même d'un espoir, d'une solution sociale et humaine de leurs misères, d'un destin enfin destin d'hommes, c'est toi-même [...] qui l'as forgée, toi-même qui l'as incrustée en eux. [...] Si

6 Cette scène marque l'épiphanie que Yalann Waldik cherchait sans pouvoir la susciter, le problème étant que Waldik se situait sur une rhétorique et un référentiel chrétiens, français et assimilationnistes, alors que c'est bien au moment du rituel musulman que les Boucs reprennent corps, véritablement : corps social, et corps humain.

7 Bernadette Cailler (2016 : 2) relève à juste titre que le manuscrit mentionné dans la diégèse « ne saurait être exactement le même [que] le texte "publié" incluant des éléments narrés postérieurs à ce moment où le narrateur-protagoniste-«écrivain» rejoint le pavillon de Villejuif où vit le couple [Yalann-Simone] ».

profondément incrustée en eux, quintessenciée, cellulaire, que depuis ce moment-là ils n'ont vécu que dans un état de projection dans l'avenir – qu'ils ont cessé de réellement vivre depuis lors. Cela n'est pas seulement entré dans leurs oreilles pour n'en plus sortir, cela est devenu leur âme. Auparavant ils l'avaient perdue, leur âme, ils étaient les Boucs. Parmi les 300 000 Arabes de France, ils étaient les résiduels, les parias. [...] Mais tu es venu un jour leur dire : vous serez des hommes, vous serez heureux, vous serez libres. Prophète à taille de pygmée, j'ai à t'apprendre que cette nuit ils ont tué. Tué en groupe, posément, comme un seul homme, avec un seul couteau, à la même fraction de seconde. Tué parce qu'ils ont commencé à s'apercevoir que trop lourde était cette âme que tu leur as donnée – ou redonnée – insatisfaite, inemployée, et qu'elle les faisait trop souffrir. (Chraïbi 2003 : 49–50)

Ces Boucs qui n'avaient pas de présent, Waldik les a projetés dans un futur encore inatteignable, les soumettant à un deuxième arrachement. Il se retrouve, par excès de foi et d'idéalisme, dans le rôle du prêtre qui, alors que lui-même était enfant, lui avait promis un avenir en France, et le voyant partir après avoir vendu le dernier bouc (la bête, cette fois-ci) de son père pour payer le voyage, se réjouissait : « J'ai sauvé une âme » (Chraïbi 2003 : 182). La fin du roman, grinçante, s'achève dans une analepse sur cette sentence. Il ne faut pas à mon sens y lire un effet d'écho qui vaudrait équivalence entre Waldik et les colonisateurs, mais bien davantage le constat désabusé de générations qui furent sacrifiées, sans aucune réparation possible – pas même celle d'un espoir. Il était déjà trop tard pour les Boucs de toute façon, et vain sinon cruel de leur promettre la possibilité d'une normalité, d'un quotidien retrouvé : l'expérience de la déshumanisation coloniale le leur a interdit.

Le drame des Boucs, c'est finalement l'absence à la fois d'insouciance et de certitude. Ils ne peuvent s'abandonner à la routine d'un quotidien prétendument civilisé, car toujours leur existence est menacée, tant dans son aspect matériel que dans son aspect symbolique. Les Boucs sont toujours arrachés à eux-mêmes : soit qu'on leur dénie toute individuation au profit d'un stéréotype raciste désincarné, soit qu'ils soient réduits à une corporéité sauvage, viscérale, qui n'a pour horizon que leur survie. Mais dans ce désarroi, la nature n'est pas le lieu d'une vérité du corps et de l'instant, comme le suggérerait la pensée camusienne, embarrassée de lyrisme essentialisant et paternaliste ; elle se charge au contraire d'une histoire et de traditions qui persistent à travers une mémoire collective qui serait celle des damnés de la terre, et recrée une nouvelle forme d'être au monde. Tel est « l'autre quotidien » réinvesti par les Boucs. Waldik aspirait à le consigner pour en prouver l'existence – en vain. *Les Boucs* demeure un roman du désespoir : il n'est pas de *deus ex machina* ou de renversement dialectique qui permette de sauver les colonisés défaits. Dans un entretien, Driss Chraïbi racontait avoir pris des ciseaux pour enlever de son manuscrit « tout ce qu'il y avait d'humain, toute [sa] part de rêves [...], pour montrer, au niveau de l'écriture, l'épure que devient un être humain privé de son espérance » (Heller-Goldenberg 1989 : 93) : ainsi sont les Boucs, condamnés, sans issue.

Bibliographie

- hooks, bell ([1984] 2017) [*Feminist Theory: from Margin to Centre.*] *De la Marge au Centre : Théorie féministe*. Traduit en français par Noomi B. Grusig. Paris : Cambourakis.
- Cailler, Bernadette (2016) « Entre culture et barbarie, enchantement et désenchantement : *Les Boucs* de Driss Chraïbi (1955) ». [Dans :] *Revue CMC Review*. Toronto: York University. Vol. 3 (1). Récupéré de <https://cmc.journals.yorku.ca/index.php/cmc/article/view/40211> le 1.02.2024.

- Chraïbi, Driss ([1955] 2003) *Les Boucs*. Paris : Denoël.
- Chraïbi, Driss (2001) *Le Monde à côté*. Paris : Denoël.
- Fanon, Frantz (1961) *Les Damnés de la Terre*. Paris : Maspero.
- Ghazi, M'hamed Ferid (1952) « Doublement prolétaires ». [Dans :] *Esprit*. Vol. 2 (187) ; 219–231.
- Heller-Goldenberg, Lucette (1989) « Driss Chraïbi par lui-même ». [Dans :] *Le Maroc, culture d'hier et d'aujourd'hui. Cahiers de la Méditerranée*. Vol. 1 (38) ; 91–99.
- Herbert, Zbigniew ([1962] 2014) [*Barbarzyńca w ogrodzie*.] *Un barbare dans le jardin*. Traduit en français par Jean Lajarrige. Gouville-sur-Mer : Le Bruit du Temps.
- Lyons, Patrick (2021) « “En règle et rejeté” : Homelessness and Recognition in Driss Chraïbi’s *Les Boucs* ». [Dans :] *Forum for Modern Language Studies*. Vol. 57 (3) ; 332–351.
- Memmi, Albert ([1957] 1973) *Portrait du Colonisé*. Paris : Payot.
- Proust, Marcel ([1913] 1946) *Du côté de chez Swann*. Paris : Gallimard.
- Saïd, Edward ([1978] 2005) [*Orientalism*.] *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*. Traduit en français par Catherine Malamoud, Claude Wauthier. Paris : Seuil.
- Sayad, Abdelmalek (1995) *Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles*. Paris : Autrement.

